

Du grain à moudre

Jean-Marc Gouanvic

Sociologie de la traduction

La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950

coll. « Traductologie »

Artois Presses Université, Arras, 1999

Le sous-titre du nouvel ouvrage qui paraît dans l'intéressante collection « Traductologie » d'Artois Presses Université, *La science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*, devrait en être le titre, car si l'on suit assez bien l'entreprise sociologisante qui sous-tend cette recherche, il ne s'agit en aucun cas d'une « sociologie de la traduction » comme telle (qui serait forcément un projet bien plus ambitieux). Il était nécessaire d'émettre cette réserve.

Cette situation particulière de la science-fiction américaine traduite présente donc un champ d'investigation particulièrement riche, et l'auteur ne s'y est pas trompé. Le phénomène « d'importation massive d'un type de textes étrangers dans un espace culturel » est en effet, comme il le souligne lui-même, quelque chose de rare, et l'on comprend tout l'intérêt qu'il peut prendre pour un sociologue. Il s'agit donc, pour lui, « d'analyser l'ensemble des phénomènes culturels qui font exister les textes étrangers traduits dans la société d'accueil, avec tout ce que cela implique sociologiquement et sémiotiquement ».

On apprendra donc avec intérêt comment s'est constitué le champ de la science-fiction avant même qu'elle adopte son nom actuel, sous la sainte trinité d'Edgar Poe, Jules Verne et H.G. Wells, comment elle connut son essor aux États-Unis grâce notamment aux efforts d'un Luxembourgeois immigré, Hugo Gernsback, créateur de la première revue du genre, *Amazing*

Stories. Puis comment elle échoua à pénétrer en France entre les deux guerres, malgré les efforts de quelques-uns, parce qu'elle n'avait tout simplement pas trouvé son public, lequel ne s'était pas encore constitué dans notre pays (la classe des petits-bourgeois technophiles, si j'ai bien compris, autrement dit l'encadrement technique des entreprises). On voit ensuite comment la SF américaine introduite en France après la deuxième guerre mondiale, notamment par des personnages éminents comme Queneau, Vian et Pilotin, a subi des traitements plus ou moins avouables pour pouvoir passer d'une culture à une autre par le biais de traductions à tendance ciblistes dont les niveaux allaient de l'excellence (celles de Boris Vian, selon l'auteur) à des « adaptations » pouvant laisser redouter le pire.

On trouvera donc dans cet essai du grain à moudre si l'on s'intéresse à l'histoire de la traduction dans ses rapports avec les mouvements culturels d'une époque. Toutefois, je ne considère pas que le parrainage de Bourdieu, dont se réclame l'auteur, apporte beaucoup à son analyse comme telle ; en tout cas, pas davantage de clarté. Ce parrainage le pousse à jargonner sans peut-être tout à fait maîtriser la théorie bourdieusienne, et ce n'est pas sans une certaine sidération que j'ai appris (page 17) que j'étais, en tant que traducteur, « l'agent privilégié par lequel passe la logique objective du système des pratiques, de dispositions et de structures permanentes et générales qui sont à l'œuvre dans toute traduction ».

Cet ouvrage, incontestablement méritant par son sérieux et le travail de recherche qu'il a demandé, me laisse un peu sur ma faim, notamment en ce qu'il ne cerne pas d'assez près, à mon sens, les spécificités de la traduction dans le domaine sélectionné, ce qui aurait pu se faire de manière certainement plus éclairante par une comparaison avec les textes du même genre traduits dans les deux décennies suivantes, époque où la SF fit florès en France. Tel est le danger, peut-être, de délimiter un champ de recherche trop étroit. Par ailleurs (et même si le livre n'est pas destiné au grand public), l'excès de généralités jargonnantes et pesantes rend la lecture de certains paragraphes fort indigeste. Je n'irais pas jusqu'à parler de cuistrerie : c'est peut-être que je n'ai pas compris. Dommage. J'aimerais tant qu'un jour les universitaires comme Gouanvic, qui sont bourrés de talent, se décident à nous parler plus simplement et arrêtent de confondre profondeur et obscurité.

William Desmond